

Exposition

DU 8 AVRIL AU 30 JUIN 2025

Musée Mohammed VI
d'Art Moderne et Contemporain de Rabat, Maroc

TAHAR BEN JELLOUN
DE L'ÉCRITURE À LA PEINTURE

Commissaires : Abdelaziz El Idrissi et Boubker Temli





Tahar Ben Jelloun, *Ceci n'est pas un papillon (détail)*, Acrylique sur toile, 50 x 50 cm

Exposition au Musée Mohammed VI
d'art moderne et contemporain de Rabat, Maroc

TAHAR BEN JELLOUN

DE L'ÉCRITURE À LA PEINTURE

DU 8 AVRIL AU 30 JUIN 2025

Commissaires : Abdelaziz El Idrissi et Boubker Temli



Tahar Ben Jelloun est un écrivain, poète et peintre, lauréat en 1987 du prix Goncourt pour son roman *La nuit sacrée*.
© Philippe Dobrowolska



Crédit Francesca Mantovani

Du 8 avril au 30 juin 2025, le Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain à Rabat aura l'honneur de présenter l'exposition « Tahar Ben Jelloun : De l'écriture à la peinture », une rétrospective célébrant les talents littéraires et picturaux de l'un des plus grands intellectuels contemporains.

Cette exposition mettra en lumière **quarante œuvres** réalisées par l'artiste ces dernières années, accompagnées d'une sélection précieuse de **manuscrits d'une dizaine de ses romans** les plus marquants.

« J'ai commencé à dessiner avant d'apprendre à lire et à écrire. Le passage à la peinture est arrivé dans des circonstances où un ami italien m'a encouragé et permis de m'exprimer sur de grandes toiles. J'ai tout de suite pris ce travail au sérieux et je suis passé de ce que j'ai appelé «la douleur du monde» que j'écrivais dans mes romans et ma poésie à «la lumière de ce même monde» dans mes tentatives de peindre et de donner l'autre face de ce qui me constitue. Ce besoin de lumière a été, dès le départ, ce qui m'a guidé, aidé à voir la part parfois cachée du monde. Car, comme dans ma vie quotidienne, je me sens concerné par la violence du monde et aussi par ses espérances, d'où cette recherche du monde dans une certaine joie, avec des couleurs qui dansent et qui chantent si on prend la peine de tendre l'oreille. » Tahar Ben Jelloun

Sous le commissariat de **Abdelaziz El Idrissi** et **Boubker Temli**, cette exposition offrira aux visiteurs une immersion dans l'univers de Ben Jelloun, où l'art et la littérature se rencontrent pour révéler les facettes lumineuses du monde.

Des textes de **Aziz Daki** (cofondateur de la galerie L'Atelier 21 à Casablanca), **Jérôme Clément** (fondateur d'Arte) et **Boubker Temli** (galeriste à Marrakech et Tanger) accompagneront l'édition d'un catalogue.

Tahar Ben Jelloun est un écrivain, poète et peintre, lauréat en 1987 du prix Goncourt pour son roman *La nuit sacrée*.



CONTACTS PRESSE

Hilel Ghozzi | hghozzi@communicart.fr | +33 (0)7 49 24 72 01
Mimouna Khaldi | mkhaldi@communicart.fr | +33 (0)7 81 31 83 10

“DE L’ÉCRITURE À LA PEINTURE” PAR TAHAR BEN JELLOUN

«Toute mon enfance a été ainsi en contact avec la couleur et le dessin.»

Une image d'enfance s'impose à moi : sur la terrasse de notre maison dans la vieille médina de Fès, je vois des collines, des nuages et de la fumée noire s'assembler comme pour signifier quelque chose. Une partie du ciel est bleue, mais l'autre est blanche. Des oiseaux arrivent en bande pour danser au-dessus des collines et des nuages. Ils font des cercles, des triangles croisés avec d'autres formes. Ils m'enchantent. Ces oiseaux sont de toutes les couleurs. Je les distingue clairement et je pense que ce sont des débris d'étoiles tombés par hasard sur ma ville natale, sur ce matin de septembre, sur mes cinq ans et mon désir de les rejoindre. Quant à la fumée, c' est celle des potiers qui fabriquent des bols et des plats, bien avant l'arrivée du plastique.

Fès cache ses couleurs. Il faut entrer dans les grandes maisons pour voir des fenêtres dont les carreaux sont en couleur. Mais le ciel est toujours là. Ce sont des maisons ouvertes sur le ciel. La cour est carrée. C'est un cadre dans le ciel. Il me suffisait de me coucher sur le dos pour suivre le voyage des nuages et d'inventer des histoires. C'était l'époque où une maladie des intestins m'empêchait d'aller courir dans les rues et jouer avec les autres enfants. Je bâtissais une petite ville avec les boîtes de médicaments et je regardais le ciel.

Une fois guéri, j'oubliais tout cela et j'allais à l'école où je m'ennuyais. Mais je dessinais sur mon cahier d'écolier au lieu d'écrire les premières syllabes de la langue française le matin, et la langue arabe l'après-midi. Avec le crayon, je griffonnais, je traçais des traits, des visages, des épais nuages. Le soir, j'apprenais par cœur la leçon et j'imaginai que la maîtresse m'appellerait au tableau pour réciter une fable de La Fontaine.

Elle s'appelait Madame Pujarinet. Un nom inoubliable. Petite, des yeux bleus, et un mari plus grand qu'elle. Ils arrivaient tous les deux dans une

petite voiture grise d'où ils s'extirpaient difficilement.

Alors, je dessinais la voiture grise et deux ombres autour. Un jour, j'ai volé à ma mère un peu de rouge à lèvres (ce n'était pas un bâtonnet, mais une petite boîte avec une crème très rouge). La voiture est devenue rouge et la tête des deux ombres aussi. Dessin confisqué. Puni. J'ai pleuré. En sortant de l'école, il y avait de l'herbe sauvage et des coquelicots. Je les ai arrachés et les ai utilisés comme couleur, l'herbe étant la couleur verte. Il me manquait le bleu, le bleu des yeux de Madame Pujarinet. Je le volais dans la boîte à craie.

Toute mon enfance a été ainsi en contact avec la couleur et le dessin. Plus tard, je me mettrai à écrire des poèmes d'amour pour une fille blonde que ma timidité maladive m'empêchait d'aborder. Elle s'appelait Angèle. Et à l'époque je fus meurtri par la mort de James Dean. J'avais neuf ans et mon idole s'est tué dans sa Porsche toute neuve. J'ai oublié Angèle et j'ai écrit l'histoire de ce jeune homme au visage d'ange, un visage et un destin inoubliables. J'ai accompagné ce récit du dessin de la Porsche accidenté : quelque chose entre les dessins de Picasso et de Francis Bacon que je ne connaissais évidemment pas. La voiture ne ressemblait plus à une voiture. La machine écrabouillée signifiait la mort. Dans mon dessin, la tête de James Dean est intacte, les yeux fermés à jamais.

Plus tard, je me suis concentré sur l'écriture. A dix-neuf ans, des épreuves pénibles m'ont incité à écrire pour témoigner sur la brutalité des hommes, en l'occurrence des militaires quasi analphabètes devant maltraiter des étudiants qui ont été turbulents. Cette punition, allait faire de moi un écrivain et aussi un peintre, parce que je continuais à ramasser les coquelicots et les herbes vertes pour les frotter sur du papier et « peindre » des situations abstraites. Le tout clandestinement.



Tahar Ben Jelloun, Échelle du temps (détail), Acrylique sur toile, 183 x 128 cm

«Je me souviens de ma première grande toile peinte à Rome dans l'atelier de mon ami Lorenzo. Je m'y suis jeté sans savoir ce que je faisais.»

Ainsi je n'ai jamais cessé de dessiner et je n'ai jamais cessé d'écrire. Je vais de l'un à l'autre avec la même passion, la même musique, le même besoin de dire et de témoigner. Le foyer de mon énergie ne sait pas attendre ni perdre son temps. Encore quelque chose qui vient de l'enfance et du fait que je ne jouais à rien, parce que j'étais malade. Jouer c'est faire semblant de vivre, de risquer et d'inventer quelque chose. Or, quand je n'écris pas, ou quand je n'ai pas une toile posée sur la table, je regarde un vieux film des années quarante-cinquante et cela me nourrit. Il m'est arrivé d'arrêter le film et de me remettre au travail.

Est-ce du travail ? C'est un mot chargé de choses pesantes et obligatoires. Or chez moi c'est l'exercice du plaisir, de la joie. La fatigue d'après ressemble à celle après l'amour. C'est réconfortant. Je me souviens de ma première grande toile peinte à Rome dans l'atelier de mon ami Lorenzo. Je m'y suis jeté sans savoir ce que je faisais. J'étais parti dans des chemins qui croisent d'autres chemins et qui ont fini par donner quelque chose qui a produit un effet sur Lorenzo qui a eu cette réflexion : « ça y est, tu es peintre ! ». Mais moi j'ai toujours su que j'étais peintre sauf que je ne prenais pas ça assez au sérieux et que je ne pensais pas devenir professionnel, c'est-à-dire un « artiste » affilié à « la Maison des Artistes » et allant acheter du matériel, au moment de payer, la caissière me demande « êtes-vous artiste ? » et je répondais après une brève hésitation, « oui Madame », « alors vous avez droit à 20% de réduction » ! Si elle le dit, c'est que c'est vrai !

Le jour de ma première grande exposition à Rome au Musée San Salvatore in Lauro, j'étais très intimidé. Ce n'était plus un roman que je présentais au public, mais des œuvres peintes sur des toiles en coton ou en lin avec de la peinture acrylique et que je signalais en bas à droite.

Après cette expérience, il fallait continuer et ce sera mon ami Boubker Temli, antiquaire et galériste à Tanger et à Marrakech, qui prendra au sérieux mon travail de peintre. Il me suit depuis longtemps. Il a un regard juste. Comme sa fille, Hadia. Je lui demande toujours conseil. Notre amitié est dans cette exigence. Sans son amitié, je pense que j'aurais abandonné. Je le remercie.

Le reste, relève de la logique d'un itinéraire où les choses vont se faire avec une certaine ambition : exposition chez Pierre Passbon/ Jacques Grange à la Galerie du Passage, suivie d'une carte blanche à l'Institut du Monde Arabe, où Jack Lang m'a accueilli avec beaucoup d'amitié.

Ensuite ce sera Dubaï ; puis trois expositions à la Galerie historique de Patrice Trigano, rue des Beaux-Arts à Paris, puis Casablanca, après plusieurs expositions chez Boubker.

Casablanca, c'est L'Atelier 21. C'est Nadia Amor et Aziz Daki. Une galerie superbe qui fait un travail permanent avec les artistes qu'elle expose. Entre autres, et là, je ne vais pas être modeste : j'ai réalisé les cartons des vitraux d'une église dans la région de l'Anjou sur La Loire, dans le village du Toureille, et cela, je le dois à un autre ami, Jérôme Clément. Premier artiste musulman à faire des vitraux dans une église au moment où la haine et la peur de l'islam avaient atteint des niveaux inquiétants. Pourtant aujourd'hui, la petite église est devenue objet de tourisme et la lumière y fait des merveilles surtout quand le soleil est là.

Quand je peins j'écoute du jazz, parce que c'est la musique de la liberté, de la libre improvisation, de la création qui part d'un thème puis l'interprète selon le tempérament de celui qui joue. Je pense que mes toiles s'en ressentent. Il y a des toiles John Coltrane et d'autres Miles Davis ou bien Ahmed Jamal. Et puis il y a eu Matera. Matera, petite ville située sur un

« Matera a été un tournant dans mon itinéraire de peintre. D'où l'envie de peindre Tanger, Barcelone, Naples et quelques autres villes imaginaires... »

ensemble de roches de la région de Basilicate, dans le sud de l'Italie, à une heure de route à l'est de Bari. Il y a là des habitations troglodytes sculptées à flanc de la roche. Des églises rupestres sont ornées de fresques du XIII^e siècle.

C'est Fès en moins grand. Ce fut le premier sentiment que j'ai eu en la découvrant. Mon amie et éditrice, Elisabetta Sgarbi, m'avait incité à la visiter et à la peindre. J'y ai passé quelques jours où je n'ai cessé de faire des esquisses. Rentré chez moi, j'ai peint une douzaine de toiles entièrement inspirées par cette ville mythique où ses ruelles (appelées Sassi) me rappellent la médina de ma ville natale.

Matera a été un tournant dans mon itinéraire de peintre. D'où l'envie de peindre Tanger, Barcelone, Naples et quelques autres villes imaginaires, toiles qui ont eu la chance d'être exposées à la Galerie Delacroix à Tanger.

Enfin, je dois dire combien je suis ému et heureux aujourd'hui d'exposer mon travail dans le Musée Mohammed VI d'Art Contemporain et Moderne. Je suis au fond réellement intimidé et je ne sais comment remercier de tout cœur Sa Majesté Mohammed VI, grand homme de culture, protecteur des artistes et des écrivains, le remercier et lui dire mon admiration et mon respect infaillible.

Paris 10 Février 2025.



Tahar Ben Jelloun, Si la terre est bleue, Acrylique sur toile, 100 x 110 cm

Légende page suivante :
Tahar Ben Jelloun, Tout être tend à persévérer dans son être,
Acrylique sur toile, 100 x 60 cm



Tout être tend à persévérer dans



son être

Spinoza

“ENTRE MOTS ET COULEURS, UNE LUMIÈRE SUR LE MONDE” PAR JÉRÔME CLÉMENT

Jérôme Clément est Fondateur d'Arte, Directeur général du Centre National du Cinéma, Directeur de la Fondation Alliance Française et écrivain

« J'essaie de peindre la lumière du monde » nous dit Tahar Ben Jelloun.

Cette phrase résume sa recherche et sa philosophie. Peindre, c'est ce qu'il fait déjà avec son stylo, qui, de romans en poésies, nous racontent des histoires, suscitent des émotions, font vivre des personnages qui nous en disent plus sur le monde que bien des reportages ou récits documentaires.

Les poèmes ne sont que des lettres assemblées par son imaginaire. Tahar est un créateur de mots, un homme de plume devenu homme de pinceau dans la même recherche de l'autre, du monde qu'il observe, comprend et cherche à nous transmettre : sa vie, celle de ses contemporains, les paysages qui les entourent. Il peint déjà des mots quand il écrit de sa fine écriture, légèrement penchée, sur ses cahiers d'autrefois qui suscitent en nous des rêveries silencieuses.

La peinture est plus immédiate. Elle n'a pas besoin d'être transformée par notre cerveau en images, en raisonnements, en émotions. Elle s'impose à l'œil immédiatement, sans médiation de l'intellect. C'est pourtant le même homme, le même bras, la même main qui trace des signes et veut nous faire ressentir ce qu'il perçoit lui-même. Avec son pinceau, Tahar Ben Jelloun colorie, juxtapose des couleurs, élabore ses idées sur la toile, dans une gamme très variée, chatoyante, composée de couleurs franches, vivantes et gaies. La lumière rentre par la fenêtre ouverte sur le mur grâce à cet enthousiaste de la création, cet optimiste qui rapproche le jaune, le bleu, l'orange, le rouge, qui dominant dans sa peinture.

« Je ne me considère pas comme un peintre, nous dit-il, je suis un écrivain qui essaye de se racheter en faisant danser les couleurs prises dans le ciel et la mer de Tanger. Je mens, je donne du monde une lumière subjective

que j'attends tous les matins. Car le monde est brutal et c'est ce que disent mes livres, mes romans, mes poèmes. »

Tanger. Tout vient de là. Il y puise son énergie, y retrouve son calme, perd la notion du temps, retourne à ses racines, à sa vraie vie, celle de son enfance et de son pays. Car s'il vit beaucoup à Paris, voyage de par le monde, c'est à Tanger, au Maroc, qu'il est vraiment lui-même.

Quand on regarde ses tableaux, on est saisi par les couleurs, celles évoquées plus haut. Puis on remarque des signes qui s'apparentent aux oiseaux ou aux caractères arabes, parfois à la ponctuation. Ils dansent sur le papier dans un envol improbable, s'éloignent où se contractent, changent de forme ou de couleur, mais constituent un langage, le sien, celui qu'il a inventé pour nous charmer. Des phrases, réflexions, métaphores sur la douceur, la violence, la résistance accompagnent parfois ses couleurs, dénonçant ce monde brutal dans une correspondance avec ses autres textes, poésies ou romans.

La violence, la brutalité ! Que nous dira-t-il aujourd'hui où seuls les rapports de forces régissent les relations humaines ! Il écrit, dit-il, sur la douleur du monde. Une seule lettre sépare le mot douleur du mot couleur, comme si couleur et douleur étaient intimement mêlées, inconsciemment, dans un même concept, celui qui guide tout son travail et lui permet, dit-il, que sa peinture soit « une joie retrouvée ».

Le soleil éclaire ses livres et ses toiles, le soleil de la Méditerranée qu'il emmène avec lui pour nous réchauffer le cœur. Je pense à ce magnifique et surprenant travail qu'il a réalisé sur les bords de la Loire en créant des vitraux dans une église baignée par le fleuve miroitant et qu'il a transformé par ces

« Tahar est un créateur de mots, un homme de plume devenu homme de pinceau dans la même recherche de l'autre, du monde qu'il observe, comprend et cherche à nous transmettre... »

verres lumineux, colorés, réussissant ce miracle de mêler le soleil et les éclairages de Tanger à ceux du Thourel, petit village ligérien, fait de douceur angevine et qui s'enorgueillit désormais d'avoir mis à sa disposition un écrin digne de son travail.

L'imaginaire de l'artiste musulman contemporain, transposé dans une église catholique du XIIIe siècle produit une synthèse merveilleuse de ce que devrait être, dans le respect réciproque, ces univers si différents, hélas ! si meurtriers l'un envers l'autre. Ces vitraux, comme les peintures, sont uniques. Il n'y en aura jamais de semblables. Observant souvent ces vitraux dans mon village, je ne vois que des instants de lumière, qui créent sur le sol des taches, qui se

déplacent, ponctuent le temps et l'espace d'instantanés, et nous font comprendre la beauté et la fragilité de ce miracle des couleurs qui ne sont pas des douleurs, mais des espaces de sérénité.

C'est cette recherche qui rend le travail de Tahar si précieux : savoir nous faire partager cette beauté du monde malgré les drames de l'humanité, dans un univers pictural et romanesque, ponctué de portes mystérieuses qui, peut être, s'ouvriront pour nous conduire vers « la demeure de la sérénité ».

Jérôme Clément



Tahar Ben Jelloun, Échelle du temps, 2023, Acrylique sur toile, 183 x 128 cm



Tahar Ben Jelloun, *Ville basse*, Acrylique sur toile, 118 x 98 cm



Tahar Ben Jelloun, *Ville rêvée*, Acrylique sur toile, 118 x 98 cm

“LE PLAISIR DE PEINDRE” PAR AZIZ DAKI

Cofondateur de la galerie L'Atelier 21 à Casablanca

« L'attrait de Tahar pour le vitrail s'explique probablement par son attachement viscéral à la lumière. Il fait toujours beau dans les tableaux de Tahar. »

« Peindre me rend heureux », écrit Tahar Ben Jelloun dans son Dictionnaire amoureux du Maroc. Ce bonheur de peindre est l'une des marques patentes de l'artiste. Toutes les toiles de Tahar se ressentent du plaisir que leur auteur a éprouvé en les réalisant. Et ce bonheur se communique, se propage, est contagieux.

Pour Tahar, la peinture n'est pas un métier ni une obligation, mais une pratique qui le rend heureux et qu'il a haussée au fil des années au rang de sacerdoce, en s'y dévouant avec sérieux, s'engageant dans des circuits professionnels, exposant dans des lieux prestigieux et lui consacrant la moitié de la superficie de son lieu d'habitation. Pour qui visite l'appartement de Tahar et s'attend à voir un espace peuplé de livres, il sera sans doute surpris de constater que la moitié du logis a été transformé en atelier de peinture. Les livres sont certes partout, mais la peinture a imposé les limites de son espace et le désordre propre à l'exercice de cet art.

L'aménagement d'un atelier est une preuve que peindre en se faisant plaisir n'est pas antinomique avec une forme d'engagement dans la pratique de cet art. Le curieux dans cet engagement, c'est qu'il est dénué d'un quelconque coefficient conflictuel. Car d'emblée, inutile de chercher dans les toiles de Tahar des marques d'une tension ou d'une lutte sans merci avec la toile ou l'objet dont il veut s'emparer. Le face-à-face de Tahar avec la toile relève davantage de l'étreinte amoureuse. Pas de joute, pas de partie à qui perd-gagne. Peindre n'est pas une épreuve pour Tahar. Chaque toile constituant une promesse vers le bonheur. Tahar est un amoureux désarmé et conquis par la peinture.

Tahar peint avec une gourmandise non dissimulée, retenant de son

métier d'écrivain qu'il n'existe pas de difficulté insurmontable et encore moins d'obstacle dissuasif. L'écrivain s'illustre dans plusieurs genres, allant du roman à la poésie, en passant par le théâtre et l'essai. Le peintre n'a peur de rien. Ni d'expérimenter de nouvelles techniques, ni de s'attaquer à des toiles monumentales, et encore moins de s'aventurer dans un art éminemment chrétien: le vitrail.

C'est de cette audace désarmante que participe son acceptation de réaliser, en 2019, les vitraux de l'église Saint Génulf du Thourel, sur les bords de la Loire, en France. Il y a réalisé des vitraux aussi beaux qu'inattendus, avec la complicité du maître-verrier Philippe Brissy. Depuis, l'appétit de Tahar pour les vitraux est allé croissant et culminera avec une exposition à Casablanca, en janvier 2026, à la galerie L'Atelier 21. Cet événement constituera la première exposition d'œuvres contemporaines sous forme de vitraux au Maroc.

L'attrait de Tahar pour le vitrail s'explique probablement par son attachement viscéral à la lumière. Il fait toujours beau dans les tableaux de Tahar. Chaque tableau est une journée magnifique. Lors d'un séjour à Cardiff, au Pays de Galles, j'avais été frappé par le nombre de panneaux publicitaires louant des destinations dans le sud de l'Europe avec ce slogan : Escape the rain. Si seulement ils pouvaient nous convoyer un peu de pluie au Maroc, nous leur expédierons en retour des cargos entiers de beau temps... Comme tous les Marocains, Tahar est heureux quand il pleut et il s'inquiète particulièrement du stress hydrique. Mais quand il est à Paris, il se plaint régulièrement du temps gris. Et s'il pouvait se soustraire au gris, l'effacer une fois pour toutes, il le ferait sans hésiter. Il fuit d'ailleurs de plus en plus le gris de Paris pour la lumière de Tanger ou celle de Marrakech.

«Pour Tahar, la peinture n'est pas un métier ni une obligation, mais une pratique qui le rend heureux et qu'il a haussée au fil des années au rang de sacerdoce, en s'y dévouant avec sérieux...»

Il ne faut pas chercher les états d'âme de l'auteur dans sa peinture, et encore moins des sentiments mélancoliques ou des considérations pessimistes. L'écrivain Ben Jelloun connaît tout de la nature humaine et de ses turpitudes, et dans ses romans, il se saisit au scalpel de l'Homme dans ce qu'il peut avoir de plus obscur et de moins avouable. On peut penser que la peinture lumineuse agit comme un contrepoint à une écriture implacable envers la nature humaine. Mais cela ne convainc pas tout à fait quand on fréquente assidûment Tahar ou qu'on le compte parmi ses amis.

D'abord, même quand ils relatent des situations désespérées, les romans de Tahar Ben Jelloun ne sont jamais désespérants. L'écrivain est un impénitent optimiste qui croit que la part la meilleure dans l'Homme finira toujours par triompher. Quand il était enfant, Tahar consommait sans modération, dans une salle de cinéma à Tanger, des films hollywoodiens où le bon finit toujours par avoir le dessus sur le méchant. A-t-il gardé de cela une croyance très enracinée qu'à la fin des fins, la part la meilleure dans l'Homme l'emportera ?

En tout état de cause, Tahar Ben Jelloun ne fait aucun mystère du peu de goût qu'il a pour les auteurs pessimistes ou défaitistes. Nous avons des désaccords sur les romans d'un écrivain comme Michel Houellebecq, Tahar fuyant comme la peste ses personnages dont toutes les actions conduisent inéluctablement à une espèce de destruction de soi.

Ensuite, Tahar aime la couleur. Dans son livre *La couleur des mots*, il raconte la place prépondérante des crayons de couleur dans son enfance. Son père, un négociant modeste et affectueux envers ses enfants, lui en avait offert quand il était enfant. Il en a gardé un souvenir ébloui qui explique peut-être pourquoi ce peintre-écrivain est toujours doté de crayons de couleur et de feutres quand il se livre à une séance de dédicaces de l'un de ses livres. « Mon enfance fut colorée. Partout du rouge, du bleu, du vert, du

jaune. Sur les murs, sur les vitraux des fenêtres, sur les habits de ma mère », se souvient Tahar Ben Jelloun dans *La couleur des mots*.

L'attrait de Tahar pour la couleur est au demeurant manifeste, même d'un point de vue vestimentaire. Il porte des pulls oranges, des pantalons couleur safran, des parkas rouges et fuit le gris et le terne jusque dans le choix de ses chaussettes. Tahar est l'ami fidèle de l'arc-en-ciel.

Si l'on cherche à définir le monde de représentations de Tahar Ben Jelloun, il serait intimement lié au soleil, à la lumière et à la couleur. La forme importe peu dans ses œuvres : marabouts, villes, arabesques, oiseaux, étoiles, océans, sphères, feuillages... tous sont empreints par la conjonction du soleil, de la lumière et de la couleur.

« Je suis né à la peinture avant de devenir écrivain », confie Tahar Ben Jelloun. Peu importe laquelle des deux activités est antérieure à l'autre, Tahar obéissant certainement à une nécessité intérieure, à la fois pour écrire et pour peindre. Noircir une page blanche, colorer une toile vierge. Tel est son destin.

Aziz Daki



TAHAR BEN JELLOUN, UNE VIE À PEINDRE

Tahar Benjelloun est né en 1947 à Fès au Maroc.

En parallèle de ses études de philosophie, il débute son activité littéraire et devient écrivain.

Il publie une vingtaine de romans dont « L'enfant de sable » suivi de « La nuit sacrée » qui remporte le Prix Goncourt 1987. Il a écrit des essais sur Delacroix, Matisse, Giacometti et sur une dizaine d'artistes marocains (Belkahia, Méléhi, Bellamine...).

Son dernier roman paru est « Ils se sont tant aimés » (Gallimard, 2025)

La peinture et le dessins ont été présents dans sa vie depuis l'enfance. La première exposition de ses dessins a eu lieu à Turin en 1989.

- 2013 — Première exposition de peinture, Musée San Salvatore In Lauron Rome, Italie
- 2014 — Exposition à La Galerie Tindouf, Tanger et Marrakech, Maroc
- 2015 — Réalisation de trois grandes fresques dans une des cellules d'une ancienne prison à l'île de Lipari, Sicile, Italie
- 2015 — Exposition à la Galerie Le Grand Passage, Paris, Italie
- 2015 — Exposition à Palerme, Bologne, Milan, Turin, Italie puis au Musée National de Nancy et au Musée Fesch d'Ajaccio, France
- 2017 — Exposition Carte blanche à l'Institut du Monde Arabe, Paris, France
- 2018 — Exposition à la Galerie Nationale, Dubaï, Émirats arabes unis
- 2018 — Exposition à La Galerie Patrice Trigano, Paris, France
- 2019 — Réalisation des vitraux de l'Église Saint-Genulf du Thoureil, France
- 2019 — Galerie Patrice Trigano, Paris, France
- 2021 — Galerie Patrice Trigano, Paris, France
La galerie a exposé ses toiles au Grand Palais pour Art Paris
- 2021 — Galerie Tindouf à Marrakech, Maroc
- 2022 — Réalisation du drapeau de la ville d'Imola, Italie
- 2022 — Exposition à la Galerie 21, Casablanca, Maroc
- 2022 — Réalisation de deux toiles et d'une affiche représentant les noms des 15 magistrats assassinés par la Mafia, Cathédrale Santa Maria degli Angeli e dei Martiri, Rome, Italie
- 2023 — Exposition à La Galerie Delacroix, Tanger, Maroc

LE MUSÉE MOHAMMED VI D'ART MODERNE ET CONTEMPORAIN DE RABAT AU MAROC



Le **Musée Mohammed VI d'Art Moderne et Contemporain (MMVI)**, s'inscrit dans le cadre d'une vaste politique de développement et de renforcement des infrastructures culturelles d'envergure du Maroc.

Il s'agit de la première institution muséale dans le Royaume à se consacrer entièrement à l'art moderne et contemporain, à répondre aux normes muséographiques internationales. Sa création marque un tournant majeur dans l'histoire de la politique culturelle du pays, en ce qu'elle constitue une nouvelle action en faveur de la connaissance et de la diffusion d'un pan important de la création artistique au Maroc. Ce tournant est d'autant plus significatif que la jeune scène artistique marocaine s'impose aujourd'hui comme l'une des plus dynamiques et des plus variées de l'Afrique du Nord. Le MMVI profite de la position géostratégique du Maroc en tant que carrefour entre l'Europe et l'Afrique pour tenter de jouer un rôle important dans l'Histoire culturelle des deux continents à travers la diffusion de l'art et de la culture.

Chaque année, des expositions temporaires, d'ambition internationale, offrent aux visiteurs le plaisir de découvrir des artistes et des thématiques variés, de l'art moderne à l'art contemporain. De grands noms de l'art tels que César, Giacometti, Goya, Picasso, El Glaoui, Cherkaoui, Gharbaoui, Chaïbia Talal, Delacroix, Cartier-Bresson, entre autres, ont été exposés au musée dans le cadre d'exposition événements et de rétrospectives.

Fondation Nationale des Musées

Treize ans après sa création, sous l'impulsion de **Sa Majesté le Roi Mohammed VI, que Dieu L'assiste**, la Fondation Nationale des Musées (FNM) occupe désormais l'une des toutes premières places dans le paysage culturel du Maroc. Elle a l'ambition permanente d'inscrire la culture comme l'un des vecteurs du développement économique et social du Royaume.

Lieux de conservation de notre Histoire et de notre identité plurielle, les musées regorgent d'œuvres et d'objets rares, souvent exceptionnels, au cœur de la transmission et de la préservation de l'héritage riche et pluriel des civilisations antérieures.

La FNM a mis au centre de ses priorités la rénovation des musées nationaux à travers la restauration et la modernisation des bâtiments. Pour la promotion de la création artistique sur le plan national et international, la FNM accueille et expose dans ses musées des grands noms de l'art et organise des expositions d'artistes marocains et d'objets du patrimoine artistique, ethnographique et archéologique. La Fondation compte aujourd'hui vingt-et-un musées ouverts au public à travers le Royaume.

Instagram

@fondation_nationale_des_musees

@museemohammed6

EXPOSITION « DE L'ÉCRITURE À LA PEINTURE » TAHAR BEN JELLOUN

Du 8 avril au 30 juin 2025

Angle avenue Moulay El Hassan et Avenue Allal Ben Abdellah 10 000, Rabat, Maroc

Ouvert tous les jours sauf le mardi de 10h à 18h

CONTACTS PRESSE

Hilel Ghozzi | hghozzi@communicart.fr | +33 (0)7 49 24 72 01
Mimouna Khaldi | mkhaldi@communicart.fr | +33 (0)7 81 31 83 10

